

Olivier Delouis, Anne Couderc et Petre Guran (dir.),  
*Héritages de Byzance en Europe du Sud-Est à l'époque  
moderne et contemporaine*, Athènes, École Française  
d'Athènes, 2013, 528 p.

Matthieu Magne

---



**Electronic version**

URL: <http://journals.openedition.org/cdlm/8028>

ISSN: 1773-0201

**Publisher**

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

**Printed version**

Date of publication: 1 June 2015

Number of pages: 297-301

ISBN: 978-2-914-561-64-8

ISSN: 0395-9317

**Electronic reference**

Matthieu Magne, « Olivier Delouis, Anne Couderc et Petre Guran (dir.), *Héritages de Byzance en Europe du Sud-Est à l'époque moderne et contemporaine*, Athènes, École Française d'Athènes, 2013, 528 p. », *Cahiers de la Méditerranée* [Online], 90 | 2015, Online since 01 December 2015, connection on 08 September 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/8028>

---

This text was automatically generated on 8 September 2020.

© Tous droits réservés

---

Olivier Delouis, Anne Couderc et  
Petre Guran (dir.), *Héritages de  
Byzance en Europe du Sud-Est à  
l'époque moderne et contemporaine*,  
Athènes, École Française d'Athènes,  
2013, 528 p.

Matthieu Magne

---

- 1 Alors que la question du rapport des sociétés à leur passé se pose avec acuité pour les espaces de l'Europe du Sud-Est, l'ouvrage collectif édité par Olivier Delouis, Anne Couderc et Petre Guran apporte un regard neuf sur la question des héritages byzantins à l'époque moderne et contemporaine. Cet ouvrage réunit 18 études portant sur la Grèce, la Bulgarie, la Serbie et la Roumanie, sans toutefois se limiter à ces espaces. L'enjeu est bien d'y ressaisir les perceptions de Byzance mais aussi la fabrique d'héritages qui prennent des formes variées selon les acteurs et les thèmes étudiés. Cette volonté d'appréhender la diversité des situations rend possible une lecture dynamique permettant le renouveau d'une historiographie marquée par l'ouvrage de Nicolae Iorga, *Byzance après Byzance*<sup>1</sup>.
- 2 Le choix de travailler sur la « présence continuée » de Byzance après l'établissement de l'Empire ottoman implique une double approche : il s'agit de dégager les différents apports de la civilisation byzantine dans les espaces de l'Europe centrale et orientale, tout en tenant compte du traitement de ces héritages dans les différents contextes locaux et nationaux. L'ouvrage est le fruit de travaux présentés à deux colloques en 2006 et 2008, soulignant la vitalité de ces questions au lendemain de conflits où la définition d'entités nationales s'accompagne souvent de revendications territoriales aux conséquences parfois meurtrières.

- 3 Le patriarcat de Constantinople peut apparaître comme un élément commun et fédérateur en Europe du Sud-Est. Pourtant, les premières études dépassent très vite le seul angle des rapports qu'entretiennent les communautés avec la Grande Église pour analyser les processus de construction des identités nationales qui tour à tour intègrent, rejettent et surtout reformulent les traditions byzantines. La problématique de « civilisations byzantines nationales », en lien avec un horizon politique et religieux supranational, s'enrichit en outre de lectures plus fines selon les échelles et les acteurs étudiés. Jack Fairey donne le ton en analysant le projet politique de l'idéologue ottoman Iakovos Pitzipios Bey (1802-1869), penseur de la société nationaliste Union Byzantine. Ses écrits politiques développent une vision de Byzance comme motif de transcendance des divisions politiques et confessionnelles dans l'Europe du Sud-Est, au service de la réforme des structures de l'empire ottoman du premier XIX<sup>e</sup> siècle et de la création d'une nouvelle identité civique.
- 4 Loin d'effacer les pratiques antérieures, les nouvelles autorités qui s'imposent après 1453 puisent dans le passé byzantin des pratiques institutionnelles et une liturgie du pouvoir qui permettent l'assise de la nouvelle domination sur les espaces de l'Europe du Sud-Est. Des études de cas comme celle de R. G. Paun sur le couronnement des princes phanariotes au XVIII<sup>e</sup> siècle mettent ainsi en lumière les survivances des institutions byzantines dans une redéfinition sociale et politique de cette « aristocratie inclassable » gouvernant Moldavie et Valachie. Entre innovation et tradition, ce groupe réinvestit des éléments de la liturgie byzantine pour créer un « rituel hybride » qui participe de la réaffirmation de sa légitimité au sein de l'Empire ottoman.
- 5 La réflexion s'organise autour du thème posé dès 2006 : « *“Byzantium” as a Usable Past* »<sup>2</sup>. Dès l'époque moderne, le comportement adopté par les élites de l'Europe du Sud-Est face au passé byzantin révèle la souplesse de la notion selon les impératifs du moment. La translation des objets sacrés (V. Tchentsova) ou l'élaboration d'un programme reliquaire (S. Marjanović-Dušanić), placent le lecteur de manière très concrète au cœur de la construction des identités roumaines et serbes. Le premier cas interroge les liens entre les Principautés roumaines et la cour moscovite en plaçant la focale sur les transformations que ces échanges provoquent au sein d'États qui rivalisent pour « accaparer “l'héritage byzantin” », mais également à Moscou où l'idée de « troisième Rome » n'a pas disparu.
- 6 Quant à la Serbie, c'est autant le modèle moscovite que « le besoin de s'adapter à la politique édictée par Vienne » qui gouverne la réponse apportée aux « préoccupations eschatologiques de la population serbe ». La construction de l'État serbe voit ainsi la création d'une capitale sacrée ou d'un « Mont Athos serbe » qui lui confère une identité propre. L'entrée dans la modernité, illustrée par le passage du Saint Serbe au Héros de la Nation, s'exprime dans un baroque qui ne ressemble qu'à lui-même aux frontières de la monarchie des Habsbourg.
- 7 Ainsi des objets, des rites et des termes acquièrent des sens nouveaux, qui informent surtout sur le traitement des héritages et les relectures du passé byzantin et du contexte de la construction des identités nationales. La question se pose alors de distinguer la réalité de ce passé byzantin au sein d'héritages reformulés au gré d'appropriations successives. Ce que l'on dit être Byzance, et pourquoi on le formule ainsi, importe autant sinon plus que la recherche de survivances ou d'une prétendue continuité de l'empire byzantin après 1453. S'interrogeant sur la culture byzantine en Russie, George P. Majeska rappelle les enjeux de vocabulaire, quand un même terme

cache des réalités et des sens différents. Isabelle Dépret parle quant à elle de « re-sémantisation » pour évoquer les stratégies religieuses et politiques d'acteurs différenciés qui tous donnent aux héritages de Byzance des sens nouveaux et contemporains. Plusieurs images de Byzance se forment et se confrontent dans des discours qu'il faut replacer en contexte, ainsi que le fait Katerina Seraïdari pour la minorité des catholiques de Tinos et Syros.

- 8 L'espace grec est emblématique d'un mouvement européen qui abandonne progressivement une vision de l'histoire marquée par l'idée de Renaissance pour celle d'une continuité nationale servant l'affirmation de nouvelles entités politiques. Anne Couderc rappelle la situation particulière du jeune État grec au lendemain de l'accession à l'indépendance, ancienne « parcelle de l'Empire ottoman sans capitale, sans archives, sans centre nerveux véritable ». La genèse de l'État hellénique est l'occasion d'un regard comparatif sur l'histoire des empires depuis l'Antiquité. Dans le sillage des écrits de Montesquieu et de Gibbon, puis de l'engouement des antiquaires, les héritages de la période byzantine sont d'abord minorés ou délaissés, « sanctionnant l'Antiquité classique comme le seul et unique passé de la nation grecque ».
- 9 La volonté de bâtir une nation s'accompagne d'effets très concrets, notamment au travers de politiques urbaines aux effets irréversibles : l'érection d'Athènes comme capitale et lieu symbolique de la nation s'effectue souvent au détriment des églises et de l'architecture byzantine. Au cours du premier XIX<sup>e</sup> siècle, la mise en valeur des vestiges de l'Antiquité a pour corollaire un véritable « nettoyage architectural » (E. F. Athanassopoulos) de la ville après 1830.
- 10 Ces conséquences dramatiques ne doivent pourtant pas masquer la réalité d'une redécouverte du passé médiéval et moderne qui se dégage progressivement au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. Il s'agit d'un phénomène commun qui se décline différemment selon les espaces, depuis la réappropriation et jusqu'au rejet. Byzance fournit notamment l'expérience d'un empire durable en même temps qu'un appareil institutionnel dont les élites n'hésitent pas à s'inspirer. L'utilisation pendant 150 ans de l'*Hexabible* comme code civil pour le nouvel État grec permet de trouver un dénominateur commun s'imposant sur la multiplicité des pratiques juridiques en reprenant un modèle éprouvé, mis en perspective avec d'autres corpus plus contemporains, comme le Code Napoléon. L'usage de ce code se présente moins comme une survivance de l'ancien système byzantin que comme une réponse pragmatique des élites à la recherche d'une législation propre, ainsi que d'une science juridique qui intègre plus qu'elle ne copie l'ancienne réglementation impériale.
- 11 Une part importante de l'ouvrage est consacrée aux différentes lectures de l'histoire byzantine qui se juxtaposent et se succèdent du XVII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle. C'est donc logiquement qu'une attention soutenue est portée aux différentes historiographies. Depuis l'influence d'Augustin Thierry et de l'école romantique (I. Koubourlis) jusqu'aux manuels d'histoire édités dans la Bulgarie contemporaine (N. Danova), le passé byzantin suscite de nombreuses réévaluations au prisme des évolutions de la science historique, mais aussi des enjeux contemporains. S'il est vrai que « dans notre Occident, nous avons nos Byzances »<sup>3</sup>, l'attention se porte ici sur les implications locales de ces lectures plurielles afin de se dégager des présupposés élaborés dès le XIX<sup>e</sup> siècle.
- 12 Le passage du « déni politique à un réexamen culturel » (G. Leanca), qui caractérise l'attitude de l'historiographie roumaine moderne et contemporaine face aux héritages de Byzance, introduit de manière originale les termes du rapport de la société

roumaine à son passé. Les traditions byzantines malmenées par le jeu des dominations dans la région deviennent enjeu de mémoire, objet de patrimonialisation projetant une certaine image de la Roumanie hors de ses frontières. Les recherches scientifiques n'échappent pas aux considérations politiques : alors que l'intérêt pour le passé byzantin dans cette région a pu rapprocher les intellectuels français et roumains dans l'entre-deux-guerres, cet objet scientifique se révèle également l'élément clef d'une « diplomatie culturelle » ébranlée par l'avènement de la dictature. Les travaux actuels s'orientent vers ce concept de patrimonialisation et tissent de nouveaux liens entre les chercheurs de différentes nationalités. Ces partenariats et ces échanges fondent la démarche des auteurs, révélant à quel point l'appréhension de Byzance comme « objet culturel étudié par une communauté scientifique » ne va pas de soi, les éditeurs proposant même de « dépolitiser Byzance ».

- 13 C'est une force de l'ouvrage de ne pas se limiter aux thématiques de la genèse des entités nationales faisant la part belle aux « éveilleurs » qui dégagent dans la culture byzantine une partie de leur arsenal identitaire. Les domaines de la foi et des arts sont également empreints de la problématique des héritages pluriels. L'analyse comparée des œuvres des peintres David Selenica et Denys de Fournas, superbement illustrée, souligne à quel point ces artistes du premier XVIII<sup>e</sup> siècle ont pu puiser dans l'iconographie byzantine une ressource mise au service de l'élaboration d'une esthétique personnelle. L'intérêt pour les styles byzantins relève là aussi plus de l'inspiration que de la reproduction d'un art paléologue, dont le *Manuel du Peintre* de Denys révèle que l'artiste n'en « comprenait plus parfaitement le langage » (J. Soria).
- 14 Soulignant une fois encore l'importance des contextes locaux, l'article d'Olivier Delouis jette un regard sur toute la période pour analyser la renaissance d'un monachisme stoudite en Ukraine au XX<sup>e</sup> siècle. Ce travail permet de se pencher sur l'héritage byzantin comme autre cadre de référence dans les transformations sociales et politiques d'une région souvent redéfinie depuis la Galicie autrichienne de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Loin de se restreindre à un cadre local ou national, les élites religieuses, sociales et politiques ont placé leur rapport au passé byzantin dans un jeu d'échelles qui met en lumière toute la complexité de l'Europe du Centre-Est.
- 15 La crise que traverse l'Église orthodoxe de Grèce en 1987-1988 est une illustration différente du jeu des acteurs et de leur rapport équivoque au passé : la controverse iconoclaste met aux prises les autorités civiles et religieuses autour d'un projet de loi portant sur le patrimoine monastique. L'héritage byzantin est mobilisé dans « une stratégie de résistance » qui permet à Isabelle Dépret de souligner les tensions au sein d'une Église orthodoxe qui ne constitue pas un « bloc monolithique ». Cette mobilisation lance le débat autour de ces héritages et de leur interprétation, justifiant une attention soutenue à l'argumentation, aux cadres de production des controverses qui, tout en convoquant les héritages byzantins, produisent une certaine image de Byzance que les historiens replacent en son contexte.
- 16 La thématique identitaire n'est jamais bien loin, mais elle gagne en profondeur, autant que la perception d'une Byzance appropriée par les sociétés, les communautés et jusqu'aux individus. Qu'il s'agisse de se doter d'un récit organique de la nation ou d'élaborer une esthétique personnelle, le rapport au passé byzantin s'accompagne de reformulations et de mythes qui font partie de ces héritages et dont la prise en compte critique est un apport majeur de l'ouvrage. De nombreuses perspectives s'ouvrent vers d'autres espaces européens, notamment en ce qui concerne ce « désir de définir un

caractère national » (M. Kambouri-Vamvoukou) qui se décline par ailleurs en Bohême ou en Irlande.

- 17 Le choix de la longue durée se justifie donc pleinement, permettant une meilleure compréhension du byzantinisme étudié dans les différents contextes locaux. Ce « tournant en direction de Byzance » qui se développe dans l'art et dans l'iconographie roumaine (A. Sotropa) ou dans les travaux en Grèce de l'architecte Aristotélis Zachos (M. Kambouri-Vamvoukou) est un élément central des tensions esthétiques et mémorielles des années 1880 à l'entre-deux-guerres. Du problème de « la nationalité dans l'art »<sup>4</sup> aux expérimentations architecturales aboutissant à la création d'un style « hellenobyzantin », l'historicisme est une formidable porte d'entrée pour comprendre cette résurrection qui n'en est pas une.
- 18 Après ce travail approfondi portant d'abord sur les « cultures savantes », la mise au jour de survivances « informelles et quotidiennes » du passé byzantin est un des chantiers en cours, afin de réévaluer les images de Byzance véhiculées par les travaux des folkloristes du XIX<sup>e</sup> siècle. Les échanges entre chercheurs et les efforts de décloisonnement scientifique ont seuls rendu possible ce regard sur l'Europe du Sud-Est dont cet ouvrage est le fruit. Les auteurs parviennent ainsi à dégager clairement « une autre manière d'être et d'avoir été européen », dans une région marquée par la coexistence des langues et des communautés.

---

## NOTES

1. Nicolae Iorga, *Byzance après Byzance. Continuation de l'Histoire de la vie byzantine*, Bucarest, Institut d'études byzantines, 1935.
2. « When Culture Dreams Empire : "Byzantium" as Usable Past », colloque organisé par Petre Guran à l'université de Princeton, mai 2006.
3. Edgar Quinet, « Les Roumains », *Revue des Deux Mondes*, vol. 24, 1856, p. 33.
4. Il s'agit du titre d'un article du critique et bibliothécaire Léo Bachelin (1857-1930), paru dans *L'indépendance roumaine* (21 février / 5 mars 1898) et cité dans la contribution d'Adriana Sotropa, p. 374.

---

## AUTHOR

**MATTHIEU MAGNE**

Université Nice Sophia Antipolis

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine (CMMC)